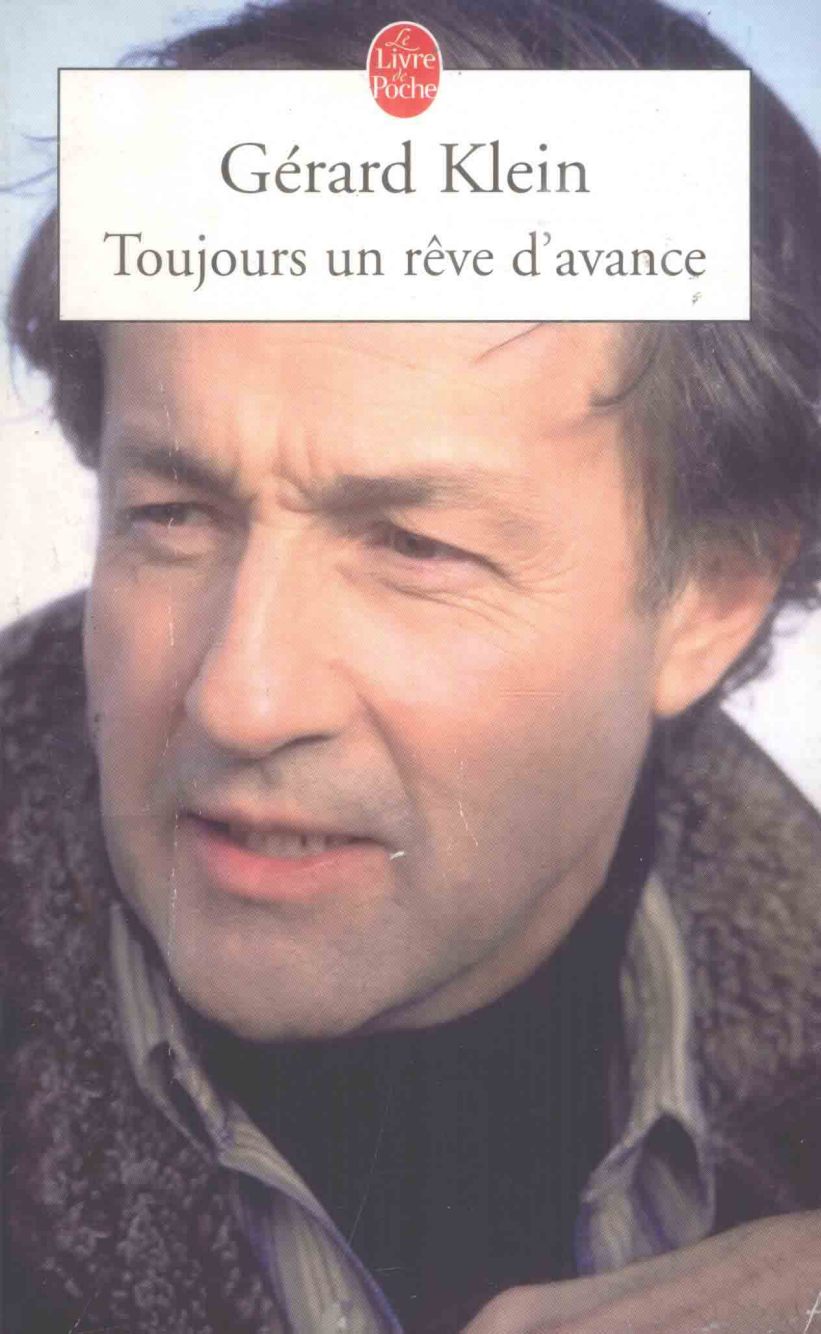




Gérard Klein

Toujours un rêve d'avance



Composition réalisée par EURONUMÉRIQUE

Imprimé en France sur Presse Offset par



BRODARD & TAUPIN

GROUPE CPI

La Flèche (Sarthe).

N° d'imprimeur : 18466 - Dépôt légal Éditeur 32399-05/2003

Édition 01

LIBRAIRIE GÉNÉRALE FRANÇAISE - 43, quai de Grenelle - 75015 Paris.

ISBN : 2 - 253 - 15513 - 6

Table

I – <i>Au bonheur des pauvres</i>	9
II – <i>Une vocation contrariée?</i>	39
III – « <i>Quand tu rentres de l'armée, viens me voir...</i> »	67
IV – <i>Ondes de choc</i>	89
V – <i>Françoise</i>	117
VI – <i>Romy, Michel, Marcello, Harrison et les autres</i>	143
VII – <i>La route du désert et de la télévision</i>	177
VIII – <i>De L'Institut à Va savoir</i>	195
IX – <i>Védrines, le beau visage d'un rêve d'enfance</i>	219
X – <i>Au cœur de Blesle bat La Bougnate</i> .	241

GÉRARD KLEIN

*Toujours
un rêve d'avance*

Avec la collaboration de Gérard Basseporte

MICHEL LAFON

**TOUJOURS
UN RÊVE D'AVANCE**

À Françoise

I

AU BONHEUR DES PAUVRES...

J'aime cette route qui conduit de Houdan — où je réside quand je travaille dans la région parisienne — à Blesle, au cœur de l'Auvergne, où je passe une autre partie de ma vie lorsque je ne suis pas en tournage. Je ne sais pas au juste combien de fois j'ai pu l'emprunter par tous les temps et à toutes les saisons ces dernières années, mais je ne m'en lasse pas. Elle traverse de magnifiques paysages. Il suffit de prendre l'autoroute en direction d'Orléans, de laisser défiler Vierzon, Bourges, Limoges, puis Clermont-Ferrand et Issoire. Sortie 22, Espalem, Blesle. C'est tout droit. 491 kilomètres dont 479 sur autoroute, quatre heures trente en temps normal...

Aujourd'hui, le trajet sera un peu plus long. J'ai en remorque la BMW toute neuve de Victor Novak, « l'Institut », dont je suis le plus proche correspondant, celui qui le connaît le mieux sans doute sur cette planète, et je ne veux pas prendre le risque d'abîmer sa moto. Elle est d'un bleu profond et Victor l'attend pour les deux nouveaux épisodes que nous allons tourner en ce mois d'août 2001 dans les Charentes, près d'Angoulême, *Aurélien* et *Main dans la main*.

En fait, on m'a livré une première BMW au mois de juin. Elle était noire, un engin magnifique et puissant, le seul luxe de Victor, j'ai envie de dire son seul défaut, car il m'irrite un peu, parfois, tant il est parfait... Seulement j'ai dû la faire changer car, dans cette teinte, la laque était si profonde qu'elle aurait reflété toute l'équipe pendant les prises de vues. Rien qu'au soleil c'était un vrai miroir, alors sous les projecteurs...

J'ai d'abord pensé la chevaucher moi-même jusqu'à Blesle, mais la route est longue quand on est seul. La moto ça se partage, il faut rouler de conserve pour être bien, ou alors faire étape, mais je n'en ai pas le temps. Là-haut, à Védrines, à quelques kilomètres au-dessus de Blesle, il y a mon troupeau de Salers, des bœufs superbes dont l'élevage ne connaît bien entendu ni week-end, ni vacances.

J'en ai tant rêvé, de cet élevage, quand j'étais jeune ! Pendant l'été, je courais toutes les fermes des environs de Montmirail, dans la Marne, et je restais des heures devant les troupeaux. La ferme que j'exploite aujourd'hui n'est pas un caprice de « vedette » ou de Parisien en mal de retour à la terre, c'est la concrétisation d'un rêve d'enfant, fait de respect et de passion pour un métier, et pour des animaux qu'on ne côtoie plus comme autrefois.

Au sortir de l'autoroute, il reste une dizaine de kilomètres à parcourir sur une route sinueuse qui ne cesse de s'élever. Bientôt, c'est le Relais du sanglier, la station-service de la concession Peugeot à l'entrée de Blesle. Une affaire de famille : la mère à l'administration, le père et le fils à l'atelier — des experts

en mécanique — et un joli coup de volant pour le fils qui court en rallye avec pas mal de succès.

On pénètre dans le village par la rue des Forges, une placette, un café, virage à droite en côte et c'est le Vallat, avec les quatre tours rescapées des fortifications du XVIII^e siècle. Elles étaient huit à l'origine, mais elles furent mutilées au XVIII^e siècle et les fossés comblés forment aujourd'hui une allée bordée de platanes qui mène à une fontaine et donne à la rue un faux air de Provence.

Juste avant la fontaine, sur la gauche, derrière la dernière tour couverte de lierre, j'aperçois les volets bleus de La Bougnate, l'hôtel-restaurant que nous avons créé, Françoise et moi — elle surtout. Un car de touristes est arrêté devant l'établissement. J'y reviendrai tout à l'heure signer des autographes à la gloire de Novak.

À présent la route devient sauvage. Encore neuf kilomètres de virages et de lacets dans un paysage de montagne où bientôt, après un dernier carrefour, nous serons presque seuls. La route est devenue étroite, la rivière joue au torrent entre les arbres qui s'accrochent sur les pentes vertes et abruptes. La vue se dégage soudain. Nous voici sur le plateau. Les pâturages ondulent à l'infini. Les balles de foin attendent, roulées en sentinelles, le moment d'être rentrées. Au loin un tracteur est à l'œuvre, seul signe de vie avec le vent qui fait bouger les herbes.

Un panonceau blanc à lettres noires indique Védrières sur la droite. Cette fois on ne peut plus croiser un autre véhicule sans que l'un des deux ne mette ses roues sur le bas-côté. D'un coup d'œil habitué mais pressé, j'embrasse ce domaine que

L'Institut m'a permis d'exploiter. En cette fin d'après-midi où il fait encore chaud, le troupeau est près de l'eau, sous les ombrages de la forêt. On ne voit pas les bêtes mais je les entends, je les sens. Les bâtiments de la ferme se dressent sur la gauche. L'immense construction de la stabulation masque le corps de ferme proprement dit. Bientôt la route s'arrête dans l'herbe. On ne peut plus qu'admirer le paysage avec, à l'horizon, la masse grise des monts d'Auvergne, puis repartir d'où l'on vient.

Quelque part, ici, c'est le bout du monde. Mais chaque fois, paradoxalement, cette route que je connais par cœur et que j'aime transporte mon esprit et mon cœur en d'autres lieux, là où tout a commencé, sur les chemins de mon enfance.



Je suis né en octobre 1942 dans la maison de mes grands-parents maternels, à Romilly-sur-Seine, derrière la ligne de chemin de fer. C'était un petit pavillon sans caractère, comme il en existe beaucoup, une maison de pauvres, serrée contre les autres. Mon père se prénomait René et ma mère Andrée, Andrée Destenay de son nom de jeune fille. J'étais le deuxième enfant du couple. Simone, ma sœur, m'avait précédé deux ans plus tôt. J'aurais sans doute dû naître dans une clinique, mais en raison de l'Occupation, de l'urgence, ou parce que mes parents n'avaient pas les moyens, l'accouchement s'est fait à domicile.

J'aimais beaucoup mes grands-parents maternels, avec lesquels j'ai passé une bonne partie de ma petite

enfance. Je me trouvais bien chez eux. Avec ma grand-mère Mélie, nous partagions de beaux moments de complicité, et ce n'est pas un hasard si la première fille que nous avons eue, Françoise et moi, porte son prénom. Grand-père Fernand était garagiste de son état, un homme intéressant, bon vivant, avec, comme on disait à l'époque, un « caractère »... Pas agressif, plutôt bougon. Il fallait éviter de le déranger, en général et à table en particulier.

Ma mère m'a raconté qu'un jour, il y a de cela bien longtemps, un homme particulièrement distingué, bien habillé, très courtois, s'est présenté à la maison pendant le déjeuner.

— Excusez-moi de vous déranger. Vous êtes monsieur Destenay ? demanda-t-il à mon grand-père.

— Oui, c'est moi.

— Voilà. Je suis le baron de Stenay, et j'essaie de rassembler toute la famille. J'ai fait des recherches et il se trouve que vous êtes mon cousin : le baron Fernand de Stenay.

Mon grand-père, nullement impressionné, ne l'a pas laissé aller plus loin.

— Ça va bien comme ça ! Ça ne m'intéresse pas. Je suis en train de manger. J'ai autre chose à faire.

Les possibilités de dialogue se trouvant d'emblée annihilées, le baron a salué courtoisement et s'en est allé sans un mot de plus, comme il était venu, de sorte que nous ne saurons jamais si ma mère est ou non d'origine aristocratique.

Le grand-père Fernand n'avait pas toujours été garagiste. Avant de s'établir mécanicien « à son compte », selon l'expression du moment, il avait été pendant de nombreuses années chauffeur chez

Dupré, un grand nom de la bonneterie et du tissage du coton que tout le monde connaît encore aujourd'hui à Romilly. Il conduisait une belle voiture, et, comme il s'y connaissait très bien en mécanique, l'envie lui est venue de monter un petit garage avec son fils Jean, le frère de ma mère.

J'ai peu de souvenirs anecdotiques de ma petite enfance. Me reviennent plutôt des images, des odeurs et des sons. La lumière, le soleil, la campagne, la nature, une sensation particulière de l'environnement. Le crissement des graviers du jardinet entouré de thuyas où je jouais aux soldats de plomb, l'odeur grasse et métallique du garage de mon grand-père, le bruit des outils sur le métal, la manière dont ils résonnaient, les coups de marteau qui couvraient mes questions. J'aimais aussi l'ambiance des fermes alentour, les senteurs fortes et douces des étables et des vaches, et les meuglements du troupeau.

*
**

J'avais sept ans quand mes parents sont partis avec nous s'installer à Montmirail, dans la Marne. Ils avaient pris un commerce. Mon père vendit d'abord des postes de radio puis, plus tard, les premières télévisions, et de l'électroménager. Ma mère l'aidait et tenait la boutique dont la vitrine attirait l'œil sur ces nouveaux trésors. Moi, je préférais la campagne environnante. Dès que j'en avais l'occasion, je me baladais dans les champs, et je me suis mis à envier les paysans qui élevaient des vaches. Le métier de cultivateur-éleveur était très différent de ce qu'il est aujourd'hui. Il n'y avait pas encore beaucoup de